

vient de jouer pour la seconde fois, est uniquement rédigé dans la vue de rendre le sacerdoce odieux et détestable ; un simple bourgeois qui y a assisté par hasard, vient de me dire qu'il est inconcevable que dans un pays chrétien et catholique on laisse jouer une farce de cette nature. Je puis assurer V.A. que tôt ou tard il y aura une explosion terrible contre le clergé. — La révolution arriva six mois après. Il doit m'être permis de faire ce rapprochement en faveur de ceux qui cherchent à lier les causes avec les effets.»

On voit que beaucoup d'arguments de Feller contre le théâtre sont frachement puérils. Il est vrai qu'il parle parfois en termes élogieux de RACINE et de CORNEILLE qu'il se plaît à opposer à la littérature légère et gracieuse mais corrompue de son temps ; CRÉBILLON est à ses yeux un génie sublime !

Quiconque est tant soit peu au courant de la littérature française du 18<sup>e</sup> siècle sait que le *Bon Sauvage* y occupe une place importante. Pour Feller, l'homme en tant qu'il est le plus parfait et le plus auguste des ouvrages du Créateur n'a pas été créé pour errer dans les bois.

Pourquoi Dieu lui aurait-il implanté les sentiments de la pitié, de la bienfaisance qui lui font éprouver à tout moment le besoin de répandre une partie de ses affections sur ses semblables, s'il n'était pas né pour vivre en société ? Par conséquent, l'homme sauvage, tel qu'il est décrit dans les livres des explorateurs, n'est pas l'homme de la nature, mais un homme dégénéré dont la manière de vivre est nettement contraire au but que la nature même que Dieu lui a implantée prescrit. Les Indiens de l'Amérique qui donnent de si sages conseils aux lecteurs des contes de Voltaire avaient de grands vices avant la découverte de leur pays par les Européens, ils n'ont pu que gagner moralement en les échangeant contre ceux de notre continent ! Il ne faut donc pas regretter avec Jean-Jacques les siècles où l'homme non policé par les arts et les sciences était toutefois féroce, vicieux et dépravé, malgré sa stupide ignorance. A l'avis de Feller, l'état le plus désirable pour les nations comme pour les individus consiste dans un juste milieu entre un état sauvage aux coutumes barbares et superstitieuses, et une civilisation qui, par le progrès des arts, conduit à tous les raffinements du luxe et de la mollesse. Ces réflexions expliquent aussi sa prédilection pour les frustes paysans de Hongrie qu'il aime de la même manière dont Rousseau avait aimé les pâtres helvétiques. Il trouve toutefois l'état des sauvages infiniment préférable du moment qu'il s'agit d'un stade de préparation pour rendre un peuple sage et heureux, puisqu'il est alors un champ en friche qui ne produit rien, mais qu'on peut cultiver et rendre susceptible de produire les plus belles moissons.

On sait que la légende du Bon Sauvage a été créée en grande partie par les récits des missionnaires jésuites qui voulaient intéresser de cette façon le public cultivé à leur activité de propagateurs de la foi. Ces religieux avaient manifesté un engouement particulier pour les *Chinois* qu'ils représentaient comme des modèles de toutes les vertus. Voltaire et plusieurs philosophes du 18<sup>e</sup> siècle partageaient leurs opinions en ce sens, de nombreuses estampes montraient l'empereur de Chine traçant un sillon à l'occasion d'une fête religieuse. A plusieurs reprises, les papes avaient dû